
- Revue de Presse -

Nous présentons ici une sélection de textes présentés à la Revue de presse de L'association Psychanalyse et Médecine qui a lieu le 2^{ème} lundi de chaque mois, salle Philippe Chaslin, Service de Psychiatrie adulte du Pr J-F. ALLILAIRE, Hôpital Pitié-Salpêtrière, à 21 h.

« De la guérison psychanalytique » de Nathalie Zaltzman

P.U.F, Collection Epîtres, 1998

Présentation par Sandrine MALEM :

Ce livre est constitué de la réunion d'articles écrits dans différentes revues psychanalytiques et regroupés dans ce livre autour de la thématique de la guérison, dont ils constituent les différents angles d'approche d'un strict point de vue analytique, en dépit de la réserve que ce terme inspire d'ordinaire aux psychanalystes.

- Dans la première partie de ce livre, intitulé: « De la guérison psychanalytique », l'auteur forge et développe un premier concept intitulé: la « *kulturarbeit* », ce travail de la culture - ou dans la culture - qui est la voie de la « guérison » au sens psychanalytique, et le fondement de la cure. Nathalie Zaltzman y interroge les conditions et modalités dans l'actuel, après les ravages de la shoah, de ce que Freud appelait le « progrès dans la vie de l'esprit ».

- La deuxième partie du livre, intitulée : « La mort dans la vie », sera le développement d'un concept original de l'auteur, celui de « pulsion anarchiste », forme particulière de la pulsion de mort comme ultime recours de la vie dans des situations où celle-ci est physiquement menacée, dans un péril réel, expériences-limites comme le furent la survie dans les camps de concentration, la vie des Inuits dans le froid du Grand Nord ou la clinique des addictions graves, de la psychosomatique et de la mélancolie, où la mort est toujours à l'horizon.

1 - La *kulturarbeit*

Nathalie Zaltzman définit cette notion comme étant un processus psychique qui relit l'individu à l'espèce humaine (au sens où l'entendait Robert Anthelme) en protégeant un « noyau » narcissique **minimal** qui permet la survie dans des conditions extrêmes. Ce processus, que l'auteur appelle également « l'identification survivante » est ce qui permet que: « *quelque chose de l'homme résiste,*

ne perd pas la tête, ne disjoncte pas de son inscription dans la réalité humaine alors que cette réalité (...) cesse d'être intelligible dans les termes légués par "histoire humaine" ».

Ce qui vient porter secours véritable face à la visée de la criminalité totalitaire qui est toujours celle de porter atteinte à ce lien qui relie chaque individu à l'ensemble **humain**, à cette visée morcelante, fragmentante, psychotisante, sans toutefois en guérir les atteintes irrémédiables, c'est la « *kulturarbeit* », ce travail de la culture, à la fois individuel et collectif qui permet de transformer la réalité de la sauvagerie par la culture. N'est-ce pas ce « Chant d'Ulysse » de Primo Lévi¹, l'obstination à se souvenir et à traduire les vers de Dante à son compagnon de mauvaise fortune, malgré la mémoire faillible et au cœur même de l'enfer.

Ainsi si Nathalie Zaltzman peut revendiquer et affirmer avec raison la « guérison psychanalytique » contre les tenants frileux de la « guérison par surcroît », ce sera non pas au sens de la guérison du symptôme individuel mais au sens d'un **enjeu collectif** Car à travers le processus psychanalytique, ce qui sera remanié le sera non seulement pour le sujet qui s'y est engagé mais aussi pour tous ceux qui lui sont reliés, dans son aujourd'hui et son histoire transgénérationnelle. C'est à travers l'assentiment à la condition **culturelle et plurielle** de la vie psychique que la guérison opère, là où tout le lien social est concerné, au-delà des aléas du destin individuel. Ainsi, on pourrait dire de la psychanalyse, d'une cure, selon le mot de celui qui fut le premier à marcher sur la lune: un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité! (Neil Amstrong).

Dans son développement de la question de la guérison, Nathalie Zaltzman postule que la maladie et la maladie psychique constitue un évitement de la « *démésure propre à la condition humaine* ». Elle a cette belle formule: « *La guérison est de cesser, au moins momentanément, de confondre*

¹ in Primo LEVI: « Si c'est un honnête » Julliard, 1987

les possibles avec les impossibles dans le brouillard douloureux des impuissances irréelles ». La maladie et la maladie psychique, comme impuissance, ne fait que préserver l'illusion d'une toute puissance imaginaire, c'est-à-dire le non renoncement aux voeux primordiaux: le meurtre, l'inceste. Pour en sortir, pour franchir ce pas hors de la répétition, pour trouver le point de butée, il y faut cette identification, que Freud dans son « Moïse » situe comme consécutive au meurtre du père, et qui va sceller le pacte d'alliance des hommes entre eux. Le « progrès dans la vie de l'esprit », la « kulturarbeit » tiendrait à, pour citer Nathalie Zaltzman: « *La constitution d'une référence paternelle garante d'une filiation transhistorique, indépendante des avatars oedipiens de chaque histoire individuelle* ». Cette définition me semble cependant proche de celle qu'avance Lacan à propos du Nom-du-Père, case vide, pure invocation, in effigie et in absentia, qui permet le nouage par coinçage sur le noeud borroméen des dimensions Imaginaire, Symbolique et Réel.

Toutefois, une interrogation court dans ce livre à propos d'une autre notion lacanienne, celle de « désêtre », Nathalie Zaltzman récusant ces sorties de cure mélancoliques qui donnent des psychanalystes « lacaniens ».

Il s'agirait selon l'auteur - sous cette notion de désêtre - d'une faillite narcissique qui peut aboutir à la perte du sentiment d'appartenance à l'espèce humaine comme espèce commune, à un « tomber hors du monde ».

Sur ce point, nous pouvons peut être objecter que la « destitution subjective » lacanienne, dans l'expérience de sa traversée, n'est pas une finalité de l'analyse. Elle est épreuve de dénudation, de dépouillement des résistances moiques et imaginaires qui font précisément obstacle à la reconnaissance de cette solitude qui est le socle de l'humain partagé. La traversée du « désêtre », comme celle du désert, pour les hébreux en leur temps, fut la condition nécessaire pour que puisse s'établir le pacte des 12 tribus disséminées, fondatrice d'un Etat, d'un nouveau lien social.

2. La pulsion anarchiste

La deuxième partie du livre de Nathalie Zaltzman, sur la « pulsion anarchiste » est étayée de deux cas cliniques, qui concernent la psychosomatique. Le récit de ces cures va servir d'appui au développement de ce qui me semble être la thèse la plus novatrice de ce livre: le constat que, dans

certains cas, les pulsions de mort oeuvrent dans le sens de la vie. Ces chapitres sont passionnants, tant sur le plan théorique que clinique, et notamment en ce qui concerne la conduite de la cure dans ces situations singulières où une menace réelle sur la vie amène ces patients en analyse.

- Sur le plan clinique, Nathalie Zaltzman met l'accent sur la fonction de l'amnésie de l'analyste quand aux symptômes du patient, amnésie faisant écho à un décentrement fréquent du discours du patient par rapport à son corps, au profit des éléments de son histoire de vie.

La seconde particularité dans la conduite de ces cures a trait à la disponibilité temporelle de l'analyste, avec le constat que les patients n'en abusent jamais.

L'amnésie et la disponibilité temporelle révèlent dans ces cures une des modalités de fonctionnement de la pulsion de mort mais sans effets mortifères: contribuer au refoulement, ce qui peut être lu comme une « analyse à l'envers », mais nous n'avons pas affaire ici à la clinique des névroses.

C'est l'oubli, inscrit dans sa dimension temporelle, qui va permettre la modification des investissements entre la réalité psychique et corporelle.

- Sur le plan théorique, les récits de cas viendront montrer que la problématique de ces patients n'est pas à situer au niveau du lien libidinal mais qu'il s'agit d'un rapport à l'objet en tant qu'objet du besoin (non du désir), en lien étroit avec la mort car « *l'absence réelle de l'objet du besoin peut être incompatible avec la survie* ».

Quand Thanatos occupe le devant de la scène, l'objet libidinal se confond avec l'objet du besoin, ce qui a des conséquences au niveau de la conduite de la cure car si : « *l'appel n'est pas reconnu comme appartenant au registre du besoin (..) tant qu'on essaye de dompter la pulsion de mort par de la libido, on ne fait qu'acculer le sujet dans une exacerbation du travail de mort* ».

Dans ces cures, la pulsion de mort doit être reconnue comme concourant de façon utile et nécessaire à l'individuation, c'est-à-dire à la séparation entre le registre du besoin et celui du désir. Dans l'anorexie par exemple, le risque de mort a pour fonction : « *d'assurer au sujet qu'il est en vie de son plein gré et non par la volonté d'emprise de l'autre nourricier* ».

Le danger mortel, comme l'expérience-limite, est parfois le seul moyen de préserver le désir.

La « pulsion anarchiste », selon Nathalie Zaltzman, est cette modalité de la pulsion de mort qui pousse à « *se défaire des obligations d'amour qui détruisent le sujet* ». Et dans ces cures, l'analyse consiste à soutenir le travail de dégagement du sujet plutôt que de l'enfouir sous de nouvelles liaisons (libidinales, oedipiennes, etc ...).

Ainsi, paradoxalement, et à l'opposé de la *Kulturarbeit*, l'investissement du registre du besoin peut former un ultime rempart à la déshumanisation.

Quand la vie s'épure au point de n'être que la survie de « celui qui mange les épluchures », réduit au seul besoin physiologique, à ce qui n'est plus que « l'immédiat besoin de vivre », la pulsion anarchiste vient alors malmener la représentation narcissique primaire, poussant à la survie dans la déliaison, sans plus d'altérité - pendant un temps - (dans le plus total désêtre ?) mais cependant seule possibilité de permettre la traversée de l'expérience-limite. •

« La Violence du Voir » de Gérard BONNET

P.U.F, 1996

Présentation par Maria Rosanne PINTO:

Une relecture de la légende de Narcisse, l'accent y étant mis sur la vengeance de Némésis, sur son regard que Narcisse voit en reflet dans le sien et qui le tue, un retour à l'iconographie du mythe, notamment les tableaux de Poussin et Caravage, et nous voilà devant plusieurs questions sur la naissance des désirs visuels. D'emblée, on se demande pourquoi Freud aurait laissé de côté cette mort, alors qu'elle est un enjeu essentiel pour la psychanalyse. Pourtant Freud a traité dans son œuvre, à son insu et à maintes reprises, le désir de faire disparaître l'autre dont la mort de Narcisse serait l'équivalent

Ainsi, on passe de la relecture de Narcisse à la relecture de Freud pour y découvrir l'extension de cette « omission », porteuse de toute la problématique du voir pulsionnel

Est-ce là peut-être la raison pour laquelle il n'a jamais su situer la violence foncière de la pulsion de voir ni en donner la bonne spécificité

dans sa théorie? Un tel lapsus de lecture, venant de Freud, mérite qu'on s'y arrête pour essayer d'en mesurer les conséquences pour la clinique et la théorie psychanalytique d'aujourd'hui.

C'est dans ce projet, auquel il ne manque ni ambition ni originalité, que s'engage l'étude de Gérard Bonnet. En effet, le lecteur reste comme fasciné (pour garder l'isotopie de l'ouvrage), puisque les références y sont abondantes, que le livre nous donne occasion de parcourir un peu l'histoire de la formation de Freud et que pour soutenir ses hypothèses l'auteur s'appuie aussi bien sur l'entrecroisement des cliniques psychanalytique et médicale que sur sa propre expérience de clinicien. Dans tous ces développements, un seul fil conducteur: le rôle et la fonction du regard dans la clinique psychanalytique et l'insuffisance de la théorie freudienne des pulsions.

Dans le parcours du jeune chercheur qu'a été Freud, puis dans celui de l'élève de Charcot et plus tard, peut-être par voie de conséquence, dans le parcours de l'inventeur de la psychanalyse, le désir de voir l'emporte. Et les résultats en sont aussi féconds que fâcheux pour la psychanalyse. S'il y a une différence entre la clinique médicale et la clinique psychanalytique, celle-là ne peut être que radicale et se situe dans le fait que cette dernière ne peut jamais se fonder sur le désir de voir dont le désir de guérir n'est qu'une variante. Pour Bonnet, ce désir de voir en psychanalyse est d'une violence extrême. A l'instar de la jeune homosexuelle, de Dora et, principalement, d'Emma Eckstein, d'autres continueront à faire les frais du désir de voir de ses cliniciens, tant que la psychanalyse actuelle ne clarifie pas ses « *assises visuelles* ». Sans cela, elle risque de devenir « *...une machine à tuer...ou à fabriquer de nouveaux analystes* » (p 254).

Par contre, la psychanalyse ne peut jamais s'abstenir de prendre en compte le désir de voir du côté du patient. Toute cure a son « moment visuel » et s'inscrit dans le dispositif visuel. Ainsi, désir visuel, moments visuels et dispositif visuel dans la cure nous montrent bien en quoi Freud se serait trompé lorsqu'il introduit le narcissisme dans la psychanalyse et lorsqu'il se contente de réduire tout le sexuel et tout le visuel du sexe à la problématique des perversions. L'effort de l'auteur va dans le sens

de prouver que la pulsion de voir, avec la violence qui est à sa racine, est en jeu aussi bien dans les perversions que dans l'hystérie ou dans les évolutions type limite ou psychosomatique.

Pour illustrer ses notions, dans la perspective de l'entrecroisement des cliniques psychanalytique et médicale, l'auteur nous parle aussi d'un phénomène auquel les deux cliniques sont souvent confrontées et qui se présente soit comme identique soit comme similaire au « syndrome de Lasthénie de Ferjol » : les saignements provoqués ou problématiques. C'est la médecine française des années soixante qui a ainsi « baptisé » les « *anémies hypochromes dues à des hémorragies volontairement provoquées* », puisant ce nom dans la littérature romantique, plus précisément dans le roman de Barbey d'Aurevilly: « Une histoire sans nom ». Lajeune Lasthénie de Ferjol, son héroïne, se donne la mort en s'enfonçant jour après jour dix-huit épingles dans la région du cœur, à la suite d'une grossesse mystérieuse et des reproches insupportables que lui infligeait sa mère.

L'étude part ainsi, dans sa dernière partie, des saignements provoqués, de ces cas de femmes qui se prélèvent du sang, pour évoluer vers les saignements menstruels, auxquels toute femme a affaire. Provoqué ou non, le saignement problématique a partie liée avec un signifiant primaire (le rouge), objet du voir originaire. Ce signifiant peut retentir à travers plusieurs symptômes: hallucinations passagères, somatisations telles que voir rouge, rougeurs cutanées, etc. Mais il se peut aussi qu'il se manifeste, au-delà de la somatisation, dans le cadre d'une véritable « chosification ».

Dès lors, ce n'est plus la couleur, c'est le sang lui-même, en tant que signifiant originaire qui prend place. Ces saignements peuvent, par l'érotisation visuelle, entrer dans le cadre d'une hystérie ou d'une perversion. Si la somatisation prend le dessus, ils peuvent faire place à une évolution de type psychosomatique. Quoi qu'il en soit, on a toujours affaire à un fantasme pervers, dont la teneur est à préciser.

Ce signifiant primaire rend compte de la relation originaire de l'adulte à l'enfant, il évoque le sexuel du regard de l'adulte sur l'enfant, devenant ainsi l'emblème de cette violence du voir dans ce qu'elle a

d'insupportable pour le sujet. En bref, dans la clinique, seul le dispositif visuel permet de cibler cette violence et de dévoiler la signification sexuelle de l'objet en question, d'en faire une « *mise en image* ».

Ceci dit, le terme de pulsion est équivoque et est à remplacer par celui de « désirs visuels », une fois que le voir est un composant de toute pulsion. Il s'ensuit que c'est le « dispositif visuel » qui les rend repérables dans la clinique. Donc, désirs visuels et dispositif visuel vont ensemble sans se réduire l'un à l'autre. De plus, les signifiants qui y sont en jeu sont, eux aussi « signifiants visuels ». Ainsi, la notion freudienne de représentation de chose, du fait qu'elle présente une particulière potentialité de surdétermination, est mise en valeur. Selon les mots de l'auteur, il s'agit de « *...traces ou de restes mnésiques optiques qui permettent l'expression du désir* », formant le « *trésor de significations* » dont disposerait chaque sujet (p.258-265).

Indépendamment d'une éventuelle adhésion à ces thèses, et sachant qu'il y a un grand décalage entre la densité de l'ouvrage et le caractère synthétique de ce commentaire, on se bornera à signaler quelques questions issues de sa lecture.

D'abord, on comprend mal cette notion de « *psychanalyse fondée sur le désir de voir* » du côté du psychanalyste, telle qu'elle est proposée lorsqu'on nous parle des « *assises visuelles de la psychanalyse actuelle* », Peut-être parce que, se contentant de situer le problème dans les fondements de la psychanalyse, chez Freud, l'auteur n'en dit plus rien. Ou peut-être simplement parce qu'il nous semble impossible de critiquer quelque chose d'après son antithèse. Et si « désir de voir » et « désir de savoir » sont ici en équivalence dans le sens d'une critique de la recherche psychanalytique, on peut regretter qu'elle ne soit pas suffisamment développée, permettant ainsi à tout lecteur d'en évaluer la justesse.

Deuxièmement, l'idée d'une nouvelle formulation de la théorie des pulsions en la situant sous le nom de « désirs visuels » donnent une certaine impression de vertige théorique. Malgré la richesse des arguments, on n'arrive pas à réaliser non plus que la clinique psychanalytique se fonderait sur un

dispositif visuel dont semble découler une théorie du signifiant clouée dans l'imaginaire.

Peut-être nos difficultés relèvent du fait que l'on pense par exemple à la relecture de Freud par Lacan de « on bat un enfant », texte de référence pour ceux qui s'interrogent sur ce qu'il en est des pulsions dans les névroses et dans les perversions. On y voit bien comment dans l'organisation du fantasme archaïque, donc depuis le tout début du sujet humain, on a déjà affaire au symbolique. C'est-à-dire de quelle façon le signifiant s'inscrit dans la théorie freudienne et quel est son rôle dans la formation du symptôme. Dans la relecture que Lacan fait de ce texte de Freud, dans son séminaire de 1957-1958 sur « Les formations de l'inconscient »²; nous n'évoquerons que ces quelques axes, en retenant ce qu'il nous apprend sur le symptôme: Le sujet y est impliqué dans une situation de désir. C'est cette situation de désir qui est *essentielle* représentée par le symptôme, ce qui ramène ici à la notion de masque. La notion de masque veut dire que le désir se présente sous une forme ambiguë qui ne nous permet justement pas d'orienter le sujet par rapport à tel ou tel objet de la situation [...]. Ce double caractère du désir inconscient qui, en s'identifiant à son masque, en fait autre chose que quoi que ce soit dirigé vers un objet, nous ne devons jamais oublier. », Bien entendu, tout cela suppose que «...le symptôme parle dans la séance. Le ça parle, il est là depuis les premières articulations de Freud. » (p.319-333).

Curieusement, aucune notion sur l'articulation du discours dans la clinique ne se dégage de l'étude qui nous occupe. Sans doute la « mise en image » dont il s'agit ne va pas sans la mise en parole, mais nous ne savons rien de ce qu'en pense l'auteur. De toute façon, il ne s'agit pas ici de prouver l'impertinence d'une correction de la théorie des pulsions ou du narcissisme chez Freud. Je voulais simplement signaler que chez Freud lui-même on retrouve une façon plus riche de lire sa théorie des pulsions nous permettant de comprendre comment symptôme, désir et signifiant sont impliqués dans la situation clinique.

Il reste que chaque relecture de Freud a son but, et le moins qu'on puisse dire de celle qui nous

est proposée dans cette étude est qu'elle donne matière à réflexion. •

² Jacques LACAN, Le Séminaire livre V, Les formations de l'inconscient, Seuil, 1998.